

---

# DOCUMENTS

POUR

SERVIR A L'HISTOIRE DE BONE (1)

---

Sparsa colligo.

La nouvelle de la prise d'Alger par l'armée française eût un grand retentissement dans la province de Constantine et y fut le signal d'une vaste révolte indigène contre la domination tyrannique du bey El-Hadj Ahmed. Celui-ci abandonné de la majeure partie de ses troupes après la chute de la capitale de la régence à la défense de laquelle il avait été appelé, faillit même être repoussé de Constantine au moment de son retour.

Pendant plusieurs jours, il avait voyagé à travers un pays hostile et couru les dangers les plus sérieux; cerné dans son camp par un ennemi acharné et, réduit à la dernière extrémité, il ne dut son salut qu'au secours que lui portèrent fort à propos ses parents les Ben Ganá, chefs de quelques tribus nomades des environs de Biskra.

---

(1) C'est dans le *mémoire* du général de Berthezène, publié en 1834 et dans les *Annales algériennes* de Pelissier que nous avons puisé une partie des renseignements qui entrent dans ce premier extrait. Nous avons complété le travail à l'aide d'autres documents officiels inédits et nous nous sommes surtout attaché à recueillir la version indigène qui explique l'origine d'une foule de faits dont nos écrivains européens n'avaient pu jusqu'ici connaître que les conséquences.

A l'aide de ses alliances et des bonnes relations qu'il avait conservées avec certains habitants influents de Constantine, il parvint par une adroite diplomatie à reconquérir sa capitale où s'était déjà installé à sa place un autre bey élu spontanément par la garnison turque.

Mais tous ceux qui avaient à se plaindre du régime oppresseur de l'ancien gouvernement — et ils étaient nombreux, — tenaient encore la campagne, dressés contre lui et d'un commun accord, ils avaient pris la résolution de secouer le joug despotique d'Ahmed bey.

Les Bônois, affectés d'une pauvreté chronique dont ils n'avaient pu s'affranchir jusqu'alors, étaient au nombre des mécontents ; dès qu'ils connurent les événements qui précèdent, quatre personnages parmi les plus influents de la ville, résolurent de séparer leur cause de celle du bey et proclamèrent une sorte de république en juin 1830 ; ces hommes étaient :

Si Zarroug ben Sidi Cheïkh ;

Si Ahmed ben Sidi Cheïkh, son frère ;

Le kadi Si Hasseïn ;

Et le turc Si Redjem ben Radia, ancien kaïd de Bône.

Comment de paisibles citadins comptant à peine 500 hommes en état de porter les armes, avaient-ils la hardiesse de méconnaître ainsi l'autorité de leur ancien maître ? C'est ce qu'il est utile d'expliquer. Depuis le moyen-âge le port de Bône avait été le débouché le plus important par lequel les riches produits de la province de Constantine étaient livrés au commerce européen. Les Bônois bénéficiant naturellement de cette situation avantageuse, vécurent dans une large aisance jusqu'au moment où le régime spoliateur de certains beys avides de richesses vint tarir cette source de revenus en s'emparant du monopole du commerce. Un agent du bey auquel on donnait le nom de *Markanti* — sorte de courtier — fut installé à Bône et traitait directement avec les capitaines de navires européens venant acheter des grains, des laines, des cuirs et autres productions algériennes. Malgré cette écrasante concurrence officielle, les Bônois trouvaient encore la possibilité de réaliser quelques modiques bénéfices en se livrant à diverses petites spéculations.

Vers la fin du siècle dernier, vivait à Constantine un juif du nom de Ben Zagouta (1), homme extrêmement actif et doué comme tous ceux de sa race, de l'instinct du commerce. Envoyé plusieurs fois à Tunis pour le compte du bey de Constantine, il prit admirablement les intérêts de son maître qui reconnaissant en lui une aptitude rare, l'utilisa en lui confiant le poste de Merkanti à Bône. Dans cette position, Ben Zagouta accaparant tous les produits de la province, réalisa des bénéfices considérables sur lesquels le bey lui laissait une large part et en résumé il profitait habilement de son emploi pour s'enrichir au milieu de la détresse générale. Irrités à juste titre de l'atteinte portée à la liberté du commerce, mais jaloux surtout de voir un juif bénéficiaire à leur détriment d'une fonction aussi lucrative, plusieurs habitants de Bône et même de Constantine eurent recours au fanatisme musulman pour lui susciter une cabale tendant à le renverser. Le bey obligé de céder devant les remontrances sévères des gens de religion chargés d'exposer les griefs de la population contre un juif privilégié, annonça avec regret à son agent qu'il allait le révoquer. Mais celui-ci âpre à l'amour du gain et en homme de ressource, chez qui l'intérêt domine tout autre sentiment, trouva un expédient décisif pour réduire à néant les raisons invoquées par ses ennemis : il abjura solennellement la religion de Moïse, se fit musulman, et de cette manière conserva son emploi, objet de convoitises.

El-Hadj Amar ben Zagouta qui succéda à son père, et comme lui aussi avide que vindicatif, avait hérité de sa haine profonde contre les Bônois, auxquels il interdit tout commerce. Il exerça sur eux une surveillance telle qu'ils ne purent plus, même en contrebande, se livrer au moindre petit trafic avec les marchands

---

(1) Ce Ben Zagouta était peut-être descendant ou membre de la famille du juif livournais Benjamin Zacouto ou Zagouta, selon la prononciation arabe, fixé à Alger, qui en octobre 1693 prêta 400 écus à M. Choiseul Beaupré, prisonnier des Algériens. (Voir l'article très-curieux de M. Devoux, dans la *Revue africaine*, n° d'octobre 1872). Il existe encore à Constantine des parents de Ben Zagouta qui ont continué à suivre la religion de Moïse, malgré l'apostasie de l'un des leurs.

européens ; peut-être agissait-il de connivence avec le juif d'Alger Bakri, bien connu par la fameuse affaire de la fourniture des grains qui fut une des causes primordiales de la rupture de la France avec Alger. Cette conduite de Ben Zagouta qui pesait cruellement sur le bien-être des Bônois le fit naturellement exécuter, ainsi que le constatèrent plus tard tous les officiers français envoyés à Bône.

Les haines s'amassèrent et les circonstances les firent éclater. Quand on manque de pain on ne raisonne guère : telles furent les causes de la révolte des Bônois.

Des habitudes séculaires et leurs relations avec les marchands d'Italie et de Provence leur avaient fait goûter autant que peuvent le comporter les mœurs arabes, les avantages de la liberté individuelle et de la civilisation et ils n'avaient pu accepter sans espoir de s'y soustraire un jour, ce retour à la barbarie.

Néanmoins ne se sentant point assez forts pour résister seuls aux coups d'El-Hadj Ahmed bey, dans le cas probable où il aurait tourné ses armes contre leur ville, les Bônois, conseillés par M. Raimbert, ancien agent des concessions françaises en Afrique, qui avait résidé longtemps parmi eux, entamèrent des négociations avec le général commandant en chef à Alger, afin de se mettre sous le protectorat de la France. Le capitaine de vaisseau Gallois, commandant la *Bellone*, fut envoyé sur les lieux pour sonder le terrain et voir par lui-même si les dispositions de la population de Bône étaient sincères. M. Raimbert l'accompagnait dans cette mission.

Le général de Bourmont s'était déjà occupé des moyens d'étendre nos relations jusqu'aux provinces d'Oran et de Constantine. Il avait reçu du gouvernement une communication lui faisant connaître que le projet de céder à la Porte Ottomane Alger et l'intérieur de la régence et de garder seulement le littoral depuis l'Arrach jusqu'à Tabarka, était celui auquel le cabinet paraissait devoir s'arrêter. Comme l'occupation de Bône entraînait dans l'exécution de ce projet elle fut immédiatement résolue.

Le corps d'expédition de Bône, composé de la 1<sup>re</sup> brigade de la 2<sup>e</sup> division de l'armée de débarquement, d'une batterie de campagne et d'une compagnie de sapeurs du génie, s'embarqua à Al-

ger le 25 juillet 1830, sur une escadre formée d'un vaisseau, de deux frégates et d'un brick ; ce corps était commandé par le général Damrémont qui dans le cours de la campagne avait déjà donné des preuves de talent et de bravoure. L'escadre était sous les ordres du contre amiral de Rosamel. Contrariée par le temps, elle n'arriva que le 2 août devant le port de Bône. Elle avait été devancée par le bâtiment léger qui portait M. Raimbert.

M. Raimbert, avons-nous dit, avait conservé des intelligences dans la ville et il lui fut facile de persuader aux habitants d'y recevoir les Français, en faisant valoir auprès d'eux les avantages qui leur étaient réservés. Le débarquement s'opéra donc sans obstacle et notre drapeau fut planté, non plus comme pavillon de commerce, mais comme le signe de la conquête.

Le général Damrémont, aussitôt après son arrivée, s'occupa de se mettre en défense contre les Arabes de la campagne, dont les dispositions étaient loin d'être aussi pacifiques que celles des gens de la ville. Les relations qu'il voulut établir avec les tribus voisines n'amènèrent aucun résultat, soit que ces tribus craignissent en traitant avec les Français de s'attirer le ressentiment du bey de Constantine, soit que leur haine contre les chrétiens l'emportât sur toute autre considération, ce qui paraît plus probable. Pour qui connaît l'antipathie invétérée que les populations musulmanes portent à tout individu d'une religion autre que la leur, il sera facile de s'expliquer les difficultés de ce premier établissement.

Le pays environnant Bône était alors habité par une multitude de tribus qui profitaient de l'anarchie générale pour se faire la guerre entre elles et se livrer à toutes les horreurs du brigandage ; les principales étaient : les Merdès, les Oullassa, les Sanhadja. Tout près de Bône étaient les Khareza et les Beni Ourdjine.

Les montagnards de l'Edough, voleurs de profession qui n'avaient jamais guère reconnu l'autorité des beys, étaient en guerre continuelle avec les gens de la plaine et avaient toujours été alliés de Bône où ils venaient vendre leurs fruits et leurs bestiaux. La plus redoutable tribu du massif de l'Edough était celle des Beni Mahammed qui habitait les bords du golfe de Stora et le djebel Ras el-Hadid ou le Cap de Fer.

Enfin, sur le rivage oriental du lac Fetzana, se trouvait un azel du beylik qui sous le commandement de Bel Kassem ben Yagoub, forma un puissant noyau de résistance à notre domination. Du côté de l'est étaient les fortes tribus des Nehed, puis les Beni Salah. Au sud étaient les Hanencha, commandés par des cheïks à peu près indépendants de Constantine de temps immémorial; les Oulad Dhan, les Guerfa, puis les Beni Four'al et les Zerdaza au sud-ouest.

La tribu la plus voisine de Bône, était celle des Khareza, située au pied des montagnes. Ayant beaucoup à souffrir des bandits de l'Edough, elle avait toujours obéi aux kaïds de Bône. Cependant à l'occupation de la ville par les Français, elle s'enfuit, quitta ses cantonnements et courut chercher un asile sur les bords du lac, mais elle fut bientôt repoussée par les maîtres du pays sur lequel elle voulait s'établir.

Le vide s'était fait spontanément autour de Bône et toutes ces tribus oubliant pour un instant leurs rivalités et leurs haines s'étaient liguées contre l'ennemi commun : les chrétiens.

Un bataillon du 48<sup>e</sup> fut placé à la kasba ; le reste des troupes occupait la ville et deux redoutes qui furent construites à droite et à gauche de la route de Constantine.

L'ennemi excité par le fanatisme, ne tarda pas à venir incendier les maisons de campagne des environs et à harceler jour et nuit nos avant-postes par un feu de tirailleurs importun. Le 6 août, le général Damrémont, voulant lui apprendre à qui il avait affaire, ordonna un mouvement offensif. Les Arabes ne soutinrent pas notre choc et se dispersèrent. Le lendemain, le cheïkh de La Calle leur ayant amené des contingents de renfort, ils reprirent courage et dans la nuit du 7 au 8 août, les lignes françaises furent de nouveau inquiétées. L'ennemi s'avança jusqu'au bord des fossés des redoutes qu'un feu bien nourri l'empêcha de franchir. Le 10, dans la matinée, une nouvelle attaque eut lieu, mais elle fut plus languissante.

Le 11, le général de Damrémont s'aperçut, au grand mouvement qui régnait parmi les Arabes, dont le nombre était plus considérable qu'à l'ordinaire, qu'une attaque sérieuse se préparait. Il se porta de sa personne dans la redoute qui, par sa posi-

tion, paraissait la plus menacée et se disposa à une vigoureuse défense. L'agression prévue eût lieu à 11 heures du soir ; les Arabes se précipitèrent sur nos ouvrages avec une admirable intrépidité ; repoussés, non sans peine, ils revinrent à la charge à 1 heure du matin ; plusieurs d'entre eux franchirent les fossés, escaladèrent les parapets et combattirent à l'arme blanche dans l'intérieur même des redoutes où ils avaient pénétré et où ils périrent bravement. Après un combat acharné, le courage aidé de la discipline triompha du courage seul ; nos soldats étaient joyeux d'avoir rencontré des ennemis dignes de leur valeur. Quatre-vingt-cinq cadavres que les assaillants laissèrent dans les fossés et sur les parapets des redoutes dénotent avec quelle fureur ils combattaient ; ils firent preuve en cette circonstance de cette tenacité qui semble appartenir plus particulièrement à la race berbère, et en effet tous les agresseurs étaient des montagnards de l'Edough et des environs de Stora.

Cette chaude attaque fut la dernière que tentèrent les indigènes : convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ils retournèrent pour la plupart dans leurs tribus et quelques rares tirailleurs continuèrent seulement à se présenter devant nos avant-postes.

La brigade Damrémont était sur le point de jouir paisiblement de sa conquête, lorsqu'elle reçut subitement l'ordre de rentrer à Alger. Le 11 août, un bâtiment marchand venu de Marseille avait apporté à Alger la nouvelle de la chute de Charles X. Aussitôt que le général de Bourmont eût appris les événements de juillet, il sentit la nécessité de réunir toutes ses forces pour être prêt à tout événement. Il se hâta donc de rappeler à Alger la brigade Damrémont, ce qui amena l'évacuation de Bône. Cette mesure était justifiée par l'imminence d'une guerre maritime européenne et la difficulté de pourvoir, dans ce cas, à l'approvisionnement de ce nouveau point d'occupation. Selon une autre version, le général de Bourmont concentra ses forces dans l'espoir qu'il pourrait arriver à temps pour restaurer le monarque déchu.

Le contre-amiral de Rosamel, revenant de Tripoli où il avait été envoyé en mission, prit sur son escadre les troupes de Bône qui rentrèrent à Alger le 25 août, après une absence d'un mois.

Cette courte expédition fit le plus grand honneur au général

Damrémont : ses dispositions militaires répondirent à la bonne opinion qu'il avait déjà donnée de lui et sa conduite envers les habitants de Bône le fit connaître sous d'autres rapports non moins avantageux. Son premier soin avait été de confirmer dans leurs fonctions le kaïd et le kadi de la ville. Il constitua ensuite un conseil de notables pour servir d'intermédiaire entre les indigènes et l'autorité française. Lorsqu'il avait à prendre quelque mesure qui pouvait contrarier les habitudes de la population, il faisait d'abord entendre raison aux notables ; ceux-ci expliquaient ensuite aux habitants les intentions du général. Il traita de cette manière du loyer des maisons nécessaires au casernement et, dans peu de jours, sa troupe se trouva passablement logée. Son exactitude à remplir ses promesses, ses manières douces et bienveillantes, ne tardèrent pas à lui acquérir l'estime d'une population reconnaissante qui, jusqu'au dernier moment, lui prodigua les preuves les moins équivoques d'affection. Sa réputation de justice et de modération allait se répandre au dehors et lui attirer la soumission des tribus qui connaissaient déjà sa valeur, lorsque l'ordre d'évacuer Bône fit avorter une entreprise si heureusement commencée.

En partant, il laissa des munitions aux habitants de Bône, que leur conduite loyale envers nous exposait à la vengeance du Bey de Constantine ; il leur fit espérer qu'ils ne seraient pas toujours privés de l'appui de la France. Néanmoins, beaucoup de Bônois, pour échapper à cette vengeance redoutable du bey Ahmed, sans cesse suspendue sur leur tête, se réfugièrent à Bizerte ou à Alger. Fidèles jusqu'au dernier moment, ils sauvèrent des mains des fanatiques un de nos soldats qui était resté dans la place.

A cette époque, El-Hadj Ahmed Bey ne pouvait guère s'occuper de la ville rebelle de Bône et la punir de l'accueil empressé qu'elle avait fait aux Français. L'insurrection dangereuse du cheikh El-Arab Ferhat ben Said, son ennemi mortel, et celle de plusieurs autres grands chefs mécontents, à la tête desquels était le prétendant Ibrahim Bey, ne cessaient de lui susciter des embarras sérieux, et l'obligeaient à porter toute son attention sur les complots tramés dans l'intérieur du pays contre le maintien de sa domination.

Les dispositions de la France à son égard lui donnaient également à réfléchir. Il avait été informé par ses amis d'Alger qu'un arrêté du 15 décembre 1830 avait prononcé sa destitution, et qu'un autre du 16 nommait au beylik de Constantine Si Mustapha, frère du Bey de Tunis.

Bône, soustraite de fait à l'autorité du Bey de Constantine et abandonnée momentanément par la France, se gouverna elle-même. Les tribus voisines, qui, dans leur fanatisme, faisaient un crime à ses habitants d'avoir accepté les chrétiens dans leurs murs, les attaquèrent plusieurs fois, mais elles furent toujours repoussées. Une centaine de Turcs, parmi lesquels étaient plusieurs déserteurs de la milice du Bey de Constantine, qui s'étaient gravement compromis en proclamant la déchéance d'El-Hadj Ahmed lors de son retour d'Alger, contribuaient puissamment à sa défense. Cependant les attaques se renouvelaient sans cesse et allaient devenir encore plus dangereuses. Le Bey ayant triomphé de ses ennemis et consolidé son autorité dans l'intérieur, tournait en effet ses regards vers Bône, qu'il lui importait de faire rentrer sous son obéissance; il envoya contre elle son lieutenant El-Hadj Amar ben Zagouta, homme d'autant plus impitoyable qu'il avait, ainsi que nous l'avons vu plus haut, des injures personnelles à venger.

Le Bey commettait là une faute grave; il n'ignorait point combien Ben Zagouta était impopulaire parmi les Bônois, et, dans de pareilles circonstances, en confiant une mission aussi délicate à quelqu'autre personnage plus conciliant, peut-être se serait-il évité un échec dont les conséquences devaient décider de l'avenir de toute sa province.

Ben Zagouta, sans autre préambule, notifia d'abord aux Bônois d'avoir à lui livrer dans un court délai la Kasba et toutes les armes et munitions qui s'y trouvaient renfermées. Bône avait à ce moment, dans la Kasba et les batteries de la ville, un armement de 154 pièces de canon. Un refus arrogant fut la seule réponse qu'il reçut à cette sommation, et dès lors obligé de recourir à la force, il établit son armée sur la rive gauche de la Seybouse, à l'endroit que l'on appelle aujourd'hui l'Allelik. Il avait avec lui toutes les tribus de la plaine, à l'exception des

montagnards de l'Edough, lesquels avaient refait alliance avec les Bônois, qu'ils ravitaillaient à l'aide de barques par les petits ports d'Ain Begrat et de l'Oued Kob. Les Bônois, qui défiaient la fureur de leur ennemi, tentèrent trois sorties dans lesquelles ils furent repoussés, et les troupes du Bey purent arriver jusqu'au pied des murs de la place. Ben Zagouta, voulant intimider la population, essaya de faire miner les remparts pour y pratiquer une brèche, mais il n'y put parvenir. Il établit ensuite une batterie de siège sur la colline des Santons, mais à peine avait-elle tiré quelques coups de canon, que l'artillerie de la Kasba fit faire son feu. La position des Santons, n'étant pas tenable, dût être abandonnée la nuit suivante. Le lendemain, une nuée de démolisseurs sapait l'aqueduc amenant en ville l'eau potable nécessaire aux besoins des habitants, que l'on espérait ainsi réduire par la soif.

Au mois de juillet, la ville était serrée de près ; sans communications avec l'intérieur, privés même des petits ravitaillements que leurs alliés de l'Edough avaient pu, pendant les premiers temps, introduire dans la place, les Bônois étaient réduits à se nourrir de mauves et de l'écorce des arbustes rabougris qui croissaient au milieu des cimetières, quand parut en mer une frégate française. On lui envoya des parlementaires pour en obtenir quelques secours.

La situation des Bônois était digne de notre intérêt. Première cause de leur malheur et de la position affreuse dans laquelle ils se trouvaient, nous leur devons secours et appui. Aussi M. le chef de bataillon Houder, revenant sur la frégate d'accomplir une mission diplomatique à Tunis, ne balançait-il pas à leur faire débarquer et distribuer des barriques de farine, du riz, des fèves et du biscuit, sûr qu'il était de l'approbation du général en chef.

Peu après, ils reçurent d'Alger et même de France directement, des vivres et des munitions.

A la fin d'août, les notables de Bône, voyant la population épuisée par cette lutte aussi vive et aussi prolongée, perdirent tout espoir de se maintenir indépendants et écrivirent au général en chef, à Alger, que las de ses misères, le peuple voulait ouvrir les portes à l'ennemi; qu'ils résisteraient encore quinze jours

mais qu'ils seraient forcés de livrer la ville, si dans cet intervalle ils ne recevaient pas des secours plus efficaces. A cet effet, ils demandaient du pain, de la poudre, des fusils, un chef pour les diriger, et *deux cents zouaves musulmans*, pour ne pas effaroucher le fanatisme des basses classes.

Il était important pour la France que cette place ne tombât pas au pouvoir de notre ennemi El-Hadj Ahmed Bey, et puisqu'il n'entraît pas alors dans les vues du gouvernement de faire une expédition coûteuse, il convenait au moins d'aider la population à prolonger une défense dont, à la fin, tous les avantages devaient nous revenir; aussi cette demande fût-elle accueillie avec faveur.

Les préjugés de ces peuples et leur éloignement pour les étrangers rendaient l'opération délicate et difficile. Elle demandait un homme qui réunit la prudence et la dextérité à une grande fermeté. Le choix tomba sur le commandant Houder. Cet officier, précédemment attaché au général Guillemot, ambassadeur à Constantinople, était venu en Afrique sous le général Clauzel, pensant que la connaissance qu'il avait des mœurs de l'Orient pourrait y être utilisée. C'était un homme très-actif et très-zélé, mais on lui reprocha plus tard d'avoir un jugement peu sûr, basant cette opinion sur ce qu'il échoua malheureusement dans son entreprise. Quoiqu'il en soit, il expia par une mort honorable la faute qu'il avait commise.

Les Bônois, avons-nous vu, avaient beaucoup insisté pour qu'on ne leur envoyât que des troupes indigènes. Cet arrangement convenait à Si Ahmed ben Cheïkh, chef en quelque sorte de la ville de Bône, qui avait conçu le projet de se créer une position indépendante. Il convenait aussi au général en chef Berthezène, qui n'aurait pas cru pouvoir prendre sur lui d'envoyer des troupes françaises à Bône, sans l'autorisation du gouvernement français.

En conséquence, on forma un petit détachement de 200 zouaves, tous musulmans, à l'exception de quelques officiers et sous-officiers, dont on donna le commandement au capitaine Bigot. Le commandant Houder eût la direction supérieure de l'expédition, mais, par une assez bizarre combinaison d'idées, il reçut le titre de consul de France à Bône.

L'état de la station navale ne permettant pas d'embarquer 200 hommes, Houder partit d'Alger sur la corvette la *Créole*, le 8 septembre, avec 125 hommes. Il arriva à Bône le 13 et y fut accueilli comme un libérateur.

Le général en chef Berthezène reçut à Alger la nouvelle de cette occupation le 21, et, le même jour, il écrivait au gouvernement en lui en rendant compte : « Si j'avais un bâtiment, je  
« ferais partir de suite le 1<sup>er</sup> bataillon de zouaves, et, sans at-  
« tendre la décision que je vous ai demandée; mais faute de  
« bâtiments, je ne puis faire cet envoi. »

Ben Zagouta, commerçant habile mais peu guerrier de sa nature, crut à l'arrivée d'un renfort bien plus considérable, et se retira aussitôt dans l'intérieur des terres, à plusieurs journées de marche, sans paraître se soucier de livrer bataille.

La troupe du capitaine Bigot fut logée sur le port, pour avoir une communication facile et non interrompue avec le bâtiment qui l'avait apportée. Les obus et les grenades dont elle était approvisionnée la mettaient en sûreté contre toute agression. Au reste, rien ne faisait redouter une tentative de ce genre; les antécédents de cette population et son propre salut semblaient répondre de sa fidélité. On se promettait d'heureux résultats de ce concours de circonstances : non-seulement on se flattait qu'une occupation permanente de la ville, sans dépenses et sans effusion de sang, en serait la suite inévitable, mais on espérait aussi qu'il pourrait accélérer l'issue des négociations entamées avec le Bey de Constantine, et qui traînaient en longueur par l'influence et les intrigues d'un agent diplomatique à Tunis. On avait demandé à El-Hadj Ahmed Bey de reconnaître la France maîtresse de ses anciennes concessions sur la côte orientale de la Régence. Malheureusement on avait oublié de faire la part, dans ces calculs politiques, à la perfidie et à l'astuce naturelles des chefs indigènes, et l'infortuné commandant Houder ne devait pas tarder à en faire l'expérience à ses dépens.

Nos zouaves prirent possession de la ville et en occupèrent les portes; celle de Constantine, fermée depuis quatorze mois, fut rouverte, à la grande satisfaction des habitants, et bientôt les arrivages de l'intérieur affluèrent sur les marchés. L'ordre qui

régnaît dans la ville et la protection accordée aux Arabes de l'extérieur leur inspira une telle confiance, que le cheïkh El-Hassenaoui, de la grande tribu des Hanencha, alors en guerre avec le Bey de Constantine, se rendit à Bône avec une escorte de 300 cavaliers, et témoigna à Houder les intentions les plus amicales.

Tout avait réussi et le commandant français était entouré de respect et d'intérêt. Il crut que l'occupation de la Kasba achèverait de consolider sa position et de lui assurer l'autorité morale dont il avait besoin : c'était un point délicat à aborder.

Ce fort, occupé par quelques habitants de Bône et par une centaine de Turcs, avait pour chef Si Ahmed ben Cheïkh. Cet homme et ses frères, notables de la ville, étaient pleins d'ambition et exerçaient une grande influence sur leurs coréligionnaires, à cause de la dignité de cheikh el-Islam, héréditaire dans leur famille. La vue des officiers français dirigeant les affaires leur causait un mécontentement qu'ils laissaient même percer ostensiblement. Ce n'était pas ce qu'ils avaient demandé ; ils auraient voulu des soldats musulmans obéissant à leur volonté et rien de plus. Le commandant Houder, qui s'aperçut des dispositions de Si Ahmed, vit bien qu'il allait avoir un ennemi dans cet homme, et se mit tout aussitôt à travailler pour l'éloigner du pouvoir.

Sous prétexte de soulager les Turcs du service pénible qu'ils avaient à exercer, il plaça quelques zouaves à la Kasba et en augmenta progressivement le nombre, de manière à motiver la présence d'un officier, ce qui ôta par le fait le commandement de la citadelle à Si Ahmed. Mais celui-ci resta cependant assez puissant pour faire le mal s'il le voulait, et il le voulut d'autant plus que Houder rompait évidemment avec lui. Il est des circonstances difficiles où il faut dissimuler avec un ennemi, lorsqu'on ne se sent pas la force de l'écraser entièrement. Houder oublia malheureusement cette tactique.

Quoi qu'il en soit, les Turcs qui composaient la garnison de la Kasba passèrent au service de la France, et on les renforça de 45 zouaves, dont un officier français prit le commandement. Dès ce moment, Houder regarda l'occupation de Bône comme consommée :

« Je me réjouis, mon général, écrivait-il, d'avoir pu amener  
 « les choses à ce point, par des moyens qui ne froissent point  
 « les masses; mon action sera plus libre, et l'autorité française,  
 « mieux constatée, s'affermira de plus en plus. Je vous prie de  
 « m'envoyer cent ou cent cinquante zouaves arabes, *pas de mé-*  
 « *lange de Français, ils nous gâtent tout.*

« Les habitants de toutes les classes viennent me féliciter, me  
 « dire que je suis fortuné, que tout me réussit... Si d'une part  
 « je rencontre une confiance dont je n'ai qu'à me louer, de  
 « l'autre je n'oublie point *les précautions que me commande la si-*  
 « *tuation* encore nouvelle et toute d'épreuves où nous sommes... »

C'est ainsi que s'exprimait cet officier supérieur le 25, la veille de la catastrophe qui lui coûta la vie.

Les membres de la famille de Sidi Cheïkh, blessés dans leurs intérêts et leur amour-propre en voyant le pouvoir glisser de leurs mains, intriguaient et cherchaient à animer le fanatisme des basses classes. Leur qualité religieuse leur en facilitait les moyens; enfin, ils furent accusés d'exciter les tribus des montagnes voisines à se porter sur Bône, et les hommes de bien dévoués à notre cause, et au courant de toutes ces menées, engagèrent le commandant français à les expulser de la ville. Cette mesure était à leurs yeux nécessaire pour assurer la paix et la tranquillité publique; mais celui-ci, craignant de devenir l'instrument de quelques vengeances particulières, hésitait et demandait des preuves. Il ignorait que Si Ahmed avait secrètement réuni ses partisans pour tenir conseil sur le parti à prendre. Après une vive discussion, il avait été décidé dans ce conciliabule qu'on s'adresserait au Bey de Constantine pour implorer son pardon, et à cet effet on lui écrivit la lettre suivante :

« Louange à Dieu !

« A notre seigneur et maître El-Hadj Ahmed, Pacha de Constantine, salut !

« Permettez que nous exposions à votre Seigneurie les motifs de notre conduite et de nos actes.

« Lorsque les Turcs gouvernaient le pays, nous leur étions soumis et jamais leur autorité ne fut méconnue par nous.

« Aujourd'hui leur puissance est renversée et les Français rè-  
 « gnent à leur place. Et nous, faibles que nous sommes, que  
 « pouvons-nous faire? Nous sommes étrangers au maniement  
 « des armes et aux lutttes sanglantes des batailles. A la vue des  
 « troupes que tu as envoyées contre nous, nos enfants ont été  
 « saisis d'épouvante et nos cœurs ont pâli. Si c'est à cause de  
 « Ibrahim Bey que tu nous fais la guerre, sache qu'il est venu  
 « dans nos murs pour y chercher un refuge, et qu'il s'est imposé  
 « à nous; mais il n'a ni armes ni soldats à t'opposer. Si ton  
 « expédition est dirigée contre les Français, ils sont en effet les  
 « maîtres de la ville et nous subissons la loi du vainqueur; mais  
 « étions-nous assez forts pour leur résister et est-il aujourd'hui  
 « en notre pouvoir de nous soustraire à leur domination? Ce-  
 « pendant nous remettons entre tes mains le sort de notre  
 « propre cause, nous t'établissons arbitre de nos destinées. A toi  
 « de prendre les moyens efficaces pour consolider la tranquillité  
 « de notre ville. » (1).

Cette lettre, qui faisait peu d'honneur à la franchise de certains Bônois, montre en outre la duplicité de la famille des Sidi Cheïkh. Houder était au moment d'obtenir la preuve des intrigues de Si Ahmed et allait prendre un parti décisif, lorsqu'un incident inattendu vint renverser l'édifice qu'il avait élevé avec tant de bonheur et de peine.

Quelque temps avant était arrivé à Bône un personnage qui devait y jouer un rôle important. C'était Ibrahim, ancien bey de Constantine, destitué puis interné à Médéa sous le règne du dernier Pacha, vers 1824. A la nouvelle de la chute d'Alger et des agitations qui avaient éclaté dans la province de Constantine contre l'autorité d'El-Hadj Ahmed, Ibrahim Bey crut le moment favorable pour ressaisir le pouvoir qu'il avait perdu. S'étant mis en relation avec tous les chefs féodaux mécontents, il arrivait de Médéa précédé par des lettres répandues dans toute la contrée, annonçant que les Français avaient débarqué à Bône et qu'ils l'avaient nommé Bey de Constantine. Les Arabes avaient

---

(1) Vayssettes; *Histoire des Beys de Constantine*.

conservé quelque attachement pour lui, parce que, selon la version populaire, il n'avait guère pressuré ses administrés durant son passage au pouvoir, et que son impuissance à satisfaire aux exigences fiscales du Pacha d'Alger l'avait seule fait déposer.

Ibrahim Bey rassembla autour de lui de nombreux partisans, mais à la suite de la trahison de quelques tribus, gagnées à la cause d'El-Hadj Ahmed par les Ben Gana, parents de ce dernier, il échoua dans son entreprise. Battu une première fois près de Mechira, il éprouva une seconde déroute complète à Aïn Zana. Ibrahim Bey, à bout de ressources, fut obligé de s'enfuir en Tunisie, abandonnant ses partisans à la colère du vainqueur.

En apprenant la révolte des Bônois, il s'était hâté de quitter Bizerte, son lieu de refuge, et était arrivé à Bône comme un simple particulier. On assure également que les habitants de cette ville, affolés et cherchant de tous côtés un appui, avaient imploré son secours : « Tu étais autrefois Bey de Constantine, « lui avaient-ils écrit, et Bône relevait de ton commandement. « Aujourd'hui la domination turque a péri et le gouvernement « français lui a succédé. En qui mettrons-nous désormais notre « appui ? Qui sera notre protecteur et notre guide ? Tout moyen « de communication est devenu impossible entre nous et Cons- « tantine. Les chemins sont interceptés, les routes sont infestées « de brigands. Sois donc notre chef, reste avec nous : notre « salut est entre tes mains. » (1).

Ibrahim Bey, toujours en quête de pouvoir, s'était hâté d'accepter et d'accourir, mais les Français occupaient déjà la ville. A ce moment, les habitants de Bône étaient divisés en factions opposées les unes aux autres. Le commandant Houder, par ses manières affables et sa franchise dans les relations, s'était créé un parti parmi les paisibles citadins, à l'aide desquels il espérait établir sur des bases solides la domination de la France. La famille de Sidi Cheïkh, de son côté, qui avait eu un instant la prétention de se créer une situation indépendante, cher-

---

(1) Vayssettes ; *Histoire des Beys de Constantine*.

chait à se rallier à El-Hadj Ahmed Bey. Enfin le parti des fanatiques tournait ses regards vers Ibrahim Bey, mais celui-ci, dans une profonde misère, ne vivant que des secours que lui donnaient généreusement ses partisans, semblait alors incapable de rien entreprendre par lui-même. Il sollicitait notre assistance pour ressaisir le pouvoir à Constantine et se montrait zélé pour nos intérêts. Houder, chargé de l'étudier, se méprit sur son caractère. Il le jugea loyal et honnête, mais presque sans intelligence. C'était pourtant un homme très-rusé et très-perfide, comme on va le voir.

Souvent il avait appelé l'attention de M. Houder sur les intrigues de Si Ahmed ; son dessein était de les perdre l'un par l'autre et de saisir ensuite une occasion favorable pour usurper le pouvoir. Le 25, Ibrahim vint prévenir le commandant Houder que Si Ahmed ben Cheïkh avait formé le projet de s'emparer de la Kasba par surprise. Après cette confiance, il quitta l'officier français en lui empruntant quelque argent.

Houder, qui n'avait pas les habitudes très-militaires, s'était fort mal installé à Bône ; sa petite troupe se gardait mal ; les portes de la Kasba étaient toujours ouvertes, et l'officier qui y commandait venait tous les jours prendre ses repas en ville. On avait malheureusement négligé de la tenir réunie et d'occuper les points défensifs qui auraient assuré sa communication avec le port, où étaient ancrés les deux navires l'*Adonis* et la *Créole*. Ibrahim, qui observait tout, résolut de profiter de cette négligence pour brusquer le dénouement qu'il préparait depuis longtemps dans l'ombre.

Le 26, Ibrahim épie le moment où l'officier commandant la citadelle vient déjeuner en ville et monte avec quelques affidés à la kasba. La garnison étonnée hésite un instant, mais bientôt séduite par quelques largesses à l'aide de l'argent emprunté la veille à Houder, elle se déclare pour lui, les Turcs d'abord qui, assure-t-on, étaient déjà gagnés d'avance et plusieurs zouaves ensuite. Ceux qui auraient désiré nous rester fidèles se voyant ainsi abandonnés furent contraints de poser les armes.

Ibrahim, maître de la citadelle en fait fermer les portes et annonce son triomphe par une salve d'artillerie en arborant le

drapeau musulman. A ce bruit, le commandant Houder et le capitaine Bigot réunissent à la hâte quelques soldats et marchent sur la kasba dans l'espoir que leur présence fera rentrer les zouaves dans le devoir, mais ils sont repoussés par une vive fusillade. Ils reviennent alors vers la ville dont les partisans de Si Ahmed cherchent déjà à fermer les portes. Ce qu'il y avait de mieux à faire, peut-être, au milieu de circonstances aussi graves et qu'on ne peut bien apprécier que sur les lieux, était de s'enfermer avec ce qui restait de troupes fidèles dans la caserne de la marine, et là, sous la protection des bricks la *Créole* et l'*Adonis* qui étaient en station dans le port, attendre l'arrivée des renforts sur lesquels on devait compter. Cette mesure ne fut pas jugée nécessaire.

Houder résolut de demander aux commandants des deux bricks des hommes de débarquement et d'attaquer la kasba avec eux et les zouaves qui lui restaient. Mais les habitants de la ville lui ayant promis de ramener les Turcs à leur devoir et de lui livrer Ibrahim, il renonça à son projet. On continua à vivre avec la même sécurité et comme s'il ne fut survenu aucun changement dans notre position, rien ne fut changé dans le service de la place; on espérait toujours reprendre par des négociations le poste qu'on avait perdu si malheureusement. Deux jours se passèrent à attendre l'effet des promesses des habitants de la ville qui ne devaient pas se réaliser. Houder continuait à n'avoir aucune inquiétude; cependant les Arabes de la campagne, prévenus par les émissaires de Si Ahmed ben Cheïkh étaient accourus aux portes de la ville. Ibrahim bey avait également reçu dans la citadelle un grand nombre de montagnards de l'Edough et tout annonçait une attaque prochaine.

Le 29, quelques Bônois, affiliés de Si Ahmed, et disant agir au nom de leurs compatriotes viennent déclarer au commandant Houder qu'il ne peut plus rester à Bône. Une vive altercation s'éleva alors entre Houder et les membres de la famille de Sidi Cheïkh qui ne faisant plus mystère de leur attitude hostile redevaient impérieusement les clés de la ville. Forcé de céder à la nécessité, ce malheureux officier leur annonça qu'il allait partir et fit aussitôt demander des embarcations aux deux navires,

que leurs commandants envoyèrent immédiatement à terre en les faisant soutenir par leurs compagnies de débarquement. L'*Adonis* et la *Créole* vinrent s'emboîser à trois cents toises de la ville et se préparèrent au combat. Dès que la nouvelle de l'évacuation se fut répandue en ville et au dehors, les campagnards se précipitèrent sur les portes, forcèrent les gardes et envahirent toutes les rues. Il était 9 heures du matin. Les soldats des postes battent en retraite en tirillant ; le capitaine Bigot vole à leur secours et meurt frappé de deux coups de pistolet. La kasba et les batteries de la ville tirent simultanément sur nos deux bricks qui ripostent et font taire la ville, mais la kasba que son élévation garantissait continuait à tirer sans relâche. Beaucoup de zouaves sont pris ou se réunissent aux insurgés. A 11 heures et demie un officier arrivait à bord de l'*Adonis*, amenant des marins blessés. Il demandait un renfort d'hommes pour les embarcations ; quarante ou cinquante personnes, français ou zouaves, repoussés vers la porte de la marine, combattant encore sur le quai, et, forcés par le nombre, se précipitent vers les embarcations. Alors avec un courage à toute épreuve, les marins se précipitèrent vers ces malheureux et les sauvèrent sous le feu des ennemis qui des remparts de la ville faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles. Plusieurs périrent dans cette retraite désordonnée ; de ce nombre était l'infortuné commandant Houder, qui déjà blessé de deux coups de feu, reçut une balle dans la tête en montant dans un canot. A midi, les embarcations revinrent à bord des bâtiments avec tous les hommes qu'elles avaient sauvés et les corps de ceux qu'on n'avait pu arracher à la mort. Nos marins à eux seuls avaient eu 9 tués et 17 blessés, en protégeant la retraite des troupes de terre.

Cette scène sanglante était à peine terminée que les habitants de Bône, après avoir tenu conseil dans la mosquée sur la gravité de leur situation, envoyèrent des parlementaires à bord de la *Créole* pour protester qu'ils n'étaient pour rien dans tout ce qui venait de se passer. Peu d'instants après on vit arriver d'Alger deux bricks portant 250 hommes du 2<sup>e</sup> bataillon de zouaves, sous les ordres du commandant Duvivier, que le général Berthezène envoyait au secours de la faible garnison de Bône. Les gens de

la ville rendirent alors les prisonniers au nombre de 32, parmi lesquels se trouvait un officier. M. Duvivier désirait tenter un coup de main sur la kasba avec ses hommes et une partie des équipages des navires; mais les commandants des bâtiments, après les pertes que venaient d'éprouver leurs équipages, ne crurent pas devoir accéder à ce projet qu'ils jugeaient impraticable. Il fallut donc retourner à Alger où les débris de l'expédition rentrèrent le 11 octobre, amenant trois notables de Bône, venus en députation pour justifier leurs compatriotes.

L.-Charles FÉRAUD.

*A suivre.*

---